Document generated on 04/24/2024 6:22 a.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Ciné-Bulles
LE CINÉMA D'AUTEUR AVANT TOUT

Entretien avec Robert Morin

Jean-Philippe Gravel

Volume 21, Number 1, Winter 2003

URI: https://id.erudit.org/iderudit/33358ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Gravel, J.-P. (2003). Entretien avec Robert Morin. *Ciné-Bulles*, *21*(1), 4–8.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

«Le cinéma est un art du suspense.»

Robert Morin

PAR
JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Le Nèg' de Robert Morin (Photo: Caroline Hayeur)

Mi-octobre, à la fin du Festival international nouveau Cinéma nouveaux Médias Montréal, deux films défraient les manchettes. **Bowling for Columbine**, le dernier film de Michael Moore, dont l'interrogation éloquente de la culture américaine des armes trouve un inquiétant reflet dans la cavale d'un tireur fou supprimant des victimes choisies au hasard dans les espaces commerciaux de la région de Washington, fait autant jaser que **le Nèg'**, dernier film de Robert Morin, charge antiraciste dont l'affiche est pourtant dénoncée (par le groupe de la Jeunesse noire en action, notamment) pour son «caractère raciste».

À moyens différents, discours semblables: tandis que Moore dénonce une culture américaine raciste et paranoïaque, Morin illustre ses effets par le biais d'une enquête de deux policiers sise dans un milieu rural semblable à celui du sud des États-Unis. Un soir d'été, un jeune Noir détruit le «nèg' en plâtre» d'une vieille rentière (Béatrice Picard). Surpris par les voisins de celle-ci, sourds à la portée de son geste, il devient la victime de leurs persécutions. Un enquêteur (Vincent Bilodeau) interroge les acteurs du délit, mais il n'est pas facile de dresser un discours sensé venant de leurs témoignages contradictoires et pas toujours articulés. Tant exercice formel — chaque témoignage étant illustré par un style différent — que polar viscéral, **le Nèg'**, du débat qu'il suscite d'entrée de jeu par son affiche controversée que par l'effort de concentration qu'il exige d'un spectateur invité à redoubler la position active de l'enquêteur, demeure encore un objet rare et majeur dans le cinéma québécois: l'œuvre d'un auteur prolifique qui écrit plus qu'il ne peut tourner, et qui préfère encore les «œuvres ouvertes», qui interpellent l'intelligence du spectateur, que les «films dogmatiques».

***Ciné-Bulles**: D'où vient l'idée du **Nèg'**? D'un fait divers?*

Robert Morin: Tout a commencé quand j'étais cameraman avec Jean-Pierre Saint-Louis sur une improvisation qui s'appelait **Faut pas avoir peur de la bête**, qu'on faisait avec Normand Brathwaite et Robert Gravel. Brathwaite avait raconté que lui et son frère pétaient des statues de nègres quand ils étaient jeunes. Mais ce qui est venu d'abord, c'était l'envie de faire un exercice de style qui épuiserait toutes les manières de raconter une histoire: par style direct, style indirect, par personne interposée, en style documentaire, en style métaphorique; avoir plusieurs films qui parlent de la même chose. Je recommençais à lire du Faulkner comme ***le Bruit et la Fureur***, où divers personnages racontent la même histoire de famille, et je lisais aussi des trucs de Tennessee Williams, qui installe ses histoires dans des milieux très clos, où tout le monde sait quelque chose sur tout le monde mais que personne ne dit parce que, quand quelqu'un brise la règle, ça provoque une réaction en chaîne.

Il y a aussi que, pour moi, le cinéma est un art du suspense. Je m'ennuie dans le cinéma contemplatif. Un film doit avoir une intrigue, alors les dernières choses que j'ai tournées ce sont des polars, car le polar se prête bien à ce genre de fantasmes, à faire un drame qui te prend. Un Noir pète une statue, il se fait «pogner» par les autres, la brosse part, tout le monde finit par se virer l'un contre l'autre: un policier interroge les témoins et recueille des versions différentes. C'est l'expression anglaise «when the shit hits the fan»: quand la marde «pogne» dans le ventilateur, tout le monde est arrosé. Et je me suis rendu compte que mon exercice de style n'était pas seulement

Iannicko N'Doua-Légaré et Jean-Guy Bouchard (Photo: Caroline Hayeur)

sur des processus narratifs: chaque processus imposait un ton. Des fois c'est très naïf, comique même, d'autres fois c'est dramatique, et le fait que le mélange «prenne» ou pas est ce qui m'inquiétait le plus en tournant le film.

***Ciné-Bulles**: Tu avais peur de travailler avec des comédiens professionnels?*

Robert Morin: Pendant **Windigo**, j'avais trouvé ça très dur de travailler avec eux, et je me suis rendu compte que c'était ma faute si je leur en voulais. Quand je travaille avec du monde ordinaire, je ne les *truste* pas, alors je les suis toujours de près, je les *coache* tout le temps. Les comédiens professionnels, je les attendais sur le *set* pendant qu'ils allaient dans la salle de maquillage, alors que c'est dans la salle de maquillage que ça se passe! Je ne les encadrais pas assez.

***Ciné-Bulles**: Pourtant **le Nèg'** a été accepté sur la base d'un synopsis.*

Robert Morin: En fait, comme je voulais improviser avec les comédiens, ce que j'avais n'était pas vraiment un synopsis mais une suite séquentielle, une affaire de 30 pages où chaque scène est très déterminée. J'avais décidé de faire des répétitions et comme je ne *trustais* pas les comédiens, on a fait cinq jours de répétitions d'un coup, filmées en vidéo. J'ai réécouté, j'ai réécrit les meilleures scènes, on a retourné les scènes principales et on les a remontées, pour avoir une idée de la stylistique qu'on voulait. J'ai réécrit ensuite à partir de ça et on a tourné le film sur pellicule.

Tout ce processus-là a fait en sorte qu'on est devenu des *chums*, et qu'on a pu tourner le film en 17 jours, ce qui est très rapide. On a joué ça comme une pièce de théâtre, et quand on a commencé à tourner, ce qui était un peu comme notre «première» après la répétition générale, tout le monde savait où aller. J'ai jamais eu une aussi belle expérience avec les acteurs. Et quand je vois le film, je me dis qu'il y a au moins une chose, c'est que ça paraît: on croit à ce monde-là. Chacun a sa façon d'être, de raconter.

***Ciné-Bulles**: En quoi **le Nèg'** est-il plus romanesque que **Requiem pour un beau sans-cœur**?*

Le Nèg'

35 mm / coul. / 92 min / 2002 / fict. / Québec

***Réal. et scén.**: Robert Morin*
***Image**: Jean-Pierre Saint-Louis*
***Son**: Marcel Chouinard, Louis Collin et Hans Peter Strobl*
***Mus.**: Bertrand Chénier*
***Mont.**: Lorraine Dufour*
***Prod.**: Coop Vidéo et Les Productions 23 Inc.*
***Dist.**: Christal Films*
***Int.**: Iannicko N'Doua-Légaré, Béatrice Picard, Emmanuel Bilodeau, Vincent Bilodeau, Sandrine Bisson, Jean-Guy Bouchard, Robin Aubert*

Emmanuel Bilodeau
(Photo: Caroline Hayeur)

Robert Morin: Ça l'est plus dans la mesure où un roman est une œuvre narrative pleine de trous, où tu dois fournir beaucoup de choses. Romanesque, ça veut dire une œuvre ouverte, en fait. Un film romanesque te laisse une marge d'interprétation, il n'est pas démagogique. **Requiem** maintenait toujours le même style de cinéma, au travers duquel tu te rendais éventuellement compte que le gars était fou. Il y avait des trous, mais il y en a encore plus cette fois, car il faut vraiment faire un effort pour essayer de comprendre ce qui s'est vraiment passé. Et finalement tu prends un peu la solution qui te convient. Si les policiers sont corrompus comme tout le monde, tu peux te demander longtemps qui a vraiment tiré le coup de 12. Ces enchevêtrements-là t'obligent à travailler, sans être obligé de travailler comme dans un film de Godard, parce que tu cherches à bâtir ton histoire, pas à savoir ce que le gars a vraiment voulu dire. Je suis assez content d'avoir fait quelque chose de compliqué sans être ésotérique. Parce que j'aime aussi que ma belle-mère rie dans la salle. Tu vois, s'il y a une partie qui frôle **les Boys**, c'est correct, c'était voulu.

***Ciné-Bulles**: Justement, penses-tu que le public va embarquer?*

Robert Morin: Si on savait ce que le public veut vraiment, on ne ferait qu'une sorte de film. En fait, j'en ai aucune idée. Y'en a qui vont embarquer, d'autres non, y'en a qui aiment pas ça quand c'est *heavy*. Mais encore, quand t'embarques dans le film, tu peux penser que ça va être une comédie d'un bout à l'autre, puis ça vire au tragique... Regarde l'engouement pour des films qu'on dit dramatiques... Qu'est-ce qu'ils ont de dramatique? Pour moi, si l'élément de la mort n'est pas là, si c'est seulement une femme qui se demande si elle va se faire faire un enfant, ou avec qui elle va coucher ensuite, moi ça ne me *kicke* pas.

***Ciné-Bulles**: Tu n'aimes pas trop les films de la jeune écurie de Roger Frappier?*

Robert Morin: Je ne dis pas que c'est pas des bons films: je les regarde parce qu'ils sont bien faits sur le plan du langage. Mais j'ai de la misère avec leur substance dramatique. Ça ne me bouleverse pas, ça ne me fait pas mal, ça me fait réfléchir à la limite... Mais ***Othello*** ou ***Macbeth***, ça te fait pas seulement réfléchir. T'es troublé, ça rentre dedans! Moi je m'enligne sur les vrais drames, où la mort est au bout du *gun*. Les romans modernes m'ennuient souvent aussi. J'en ai marre de nos considérations sur notre vie sexuelle au XX^{e} siècle. C'est pour ça que quand j'ai besoin d'avoir des drames, je relis Faulkner, Garcia Marquez ou Vargas Llosa.

***Ciné-Bulles**: Dans ton film, le jeune Noir subit toutes sortes de choses, et pourtant il ne parle pas. C'est un symbole? Un autre Nèg' en plâtre?*

Robert Morin: Je me suis imaginé dans une situation comme ça et je me suis dit qu'à sa place je me tairais par orgueil. Psychologiquement, c'est ça: il se fait «pogner» les culottes baissées par des gens qui ne comprennent même pas son geste, et il se dit que ce n'est pas la peine de leur parler.

Il est baveux. À un moment donné, quand Béatrice Picard va lui parler, tu sens que si elle était restée un peu plus avec lui il aurait dit quelque chose. Mais les autres arrivent et ça recommence...

***Ciné-Bulles**: J'ai remarqué qu'autour de lui, Joyal, Canard, Tonton... tout ce monde-là fait des blagues racistes à caractère sexuel, sur sa «grosse queue», etc. Alors que, quelque part, ils sont tous impuissants: Joyal est un cultivateur sans terre, Canard est infirme...*

Robert Morin: Oui, un gars sur la CSST, une rentière, un attardé mental! (rires.)

***Ciné-Bulles**: C'est une vision très noire de la vie en région!*

Robert Morin: Je ne voulais pas faire un portrait sociologique. C'est un drame que j'ai tourné à la campagne parce que j'aime les huis clos, et que j'en avais déjà fait beaucoup dans la ville. J'aurais aussi pu installer ça dans une banlieue, mais il fallait les isoler plus que ça. Comment peut-on pousser la torture jusque dans l'horrible alors qu'en banlieue t'as tes voisins autour? Et puis, il y a des choses qui me sont revenues du temps où j'habitais à Saint-Hyacinthe. Des enterrements de vie de garçon dans la campagne, il y en avait des colossales! La trayeuse, ça existait pour vrai.

Le film n'est pas sur la campagne, c'est un drame sur la peur de l'inconnu. Le Noir, j'aurais pu le substituer par quelqu'un qui aurait fait partie de n'importe quelle minorité. Un «Newfie» de passage, un Québécois dans un village du sud de l'Alberta: un élément inconnu qui arrive comme une balle de ping-pong dans un milieu où tout le monde est armé. Les gens qui ne contrôlent pas leur peur vont se donner un pouvoir hallucinant pour la compenser. À Toronto, **le Nèg'**, a été présenté le jour du 11 septembre, et à un moment donné je me suis mis à faire un rapprochement avec la réaction du gouvernement américain après les attentats. C'est vraiment analogique, à beaucoup plus petite échelle: un Noir vient péter ton noir de jardin, et au lieu de te demander pourquoi il a fait ça, tu décides de l'exterminer... En sachant bien que le jour où sa famille va apprendre ça, leur haine va te retomber dessus, même si le jour où ils vont revenir pour détruire quelque chose encore tu n'y réfléchiras pas plus. Cette espèce de peur que les Américains ont de l'Arabe est de cet ordre: ça les amène à employer un pouvoir démesuré contre une foule d'Arabes innocents, qui à leur tour ne seront plus innocents quand ils auront perdu quelqu'un de leur famille.

Mais tu sais, aussi, je parlais de racisme avec quelqu'un et j'ai dit quelque chose qui a fait sursauter, mais je pense que le racisme n'est pas seulement quelque chose de péjoratif. Il l'est à 90 %, c'est sûr, mais il y a un racisme qui consiste simplement à reconnaître une différence sans la dénigrer. La plupart des jeunes maintenant sont des racistes positifs: ils veulent tous s'habiller comme des *rappers*, ils se sont approprié leurs codes... Quand Béatrice Picard dit qu'elle trouvait sa statue de nègre «très cute», elle voit une différence entre un Noir et un Blanc, mais elle ne l'exprime pas en la dénigrant, au contraire; elle l'exprime en voulant se l'accaparer. En

Sandrine Bisson et Claude Despins (Photo: Caroline Hayeur)

général, je ne pense pas qu'on est une société raciste. On est loin de ressembler à ce que Mordecai Richler décrivait dans ses affaires.

***Ciné-Bulles**: Tu me disais que tu voulais parler un peu de ce sur quoi tu travaillais maintenant.*

Robert Morin: Pour garder la main, je mène cinq ou six affaires de front. Je me suis dit qu'il fallait élargir la palette. J'écris tout le temps, c'est devenu une discipline, et j'essaie d'écrire des choses très très variées. D'abord parce que ça te permet d'éviter de t'embarrer dans une seule image de toi-même. J'ai écrit toutes sortes de suspenses, c'est la seule chose qui unit les cinq ou six patentes que j'ai devant le nez: dans les téléséries, les longs métrages à 200 000 $ ou les longs métrages à 10 millions de dollars, il y a toujours une intrigue. Il y a quelque chose que je vais faire avec mes 4 000 $ en banque pour Noël, et en même temps quelque chose que je veux tourner depuis 10 ans en Amazonie avec la femme de **la Femme étrangère** et qui devrait coûter 10 millions de dollars si je le fais. Le cinéma ici, c'est un peu comme si, une fois que t'as fait ta vue, tu devais te rendre à la distributrice de la SODEC pour prendre un numéro. Tu sais qu'on sert maintenant le 45, que toi t'es le 58, et que ça va prendre 2 ou 3 ans pour qu'on y arrive... C'est ben correct en même temps puisque ça laisse la chance à tout le monde de faire ses vues, mais c'est pour ça que j'essaie d'écrire des choses différentes.

***Ciné-Bulles**: As-tu envie de tourner ailleurs?*

Robert Morin: C'est pas ça le problème, c'est plutôt de multiplier les entrées. L'avenue classique qu'est SODEC-Téléfilm-crédit d'impôt, c'est tous les trois ans. Les conseils des arts, ça peut être tous les deux ans, et les productions internationales tous les ans. Alors j'ai essayé de loger des projets dans tous ces créneaux-là. J'ai cinq petits lacs sur le terrain pour mes cinq cannes à pêche, une ligne dans chaque lac. Ça va me permettre de juste pas tout le temps écrire. Après les trois ans d'écriture qui séparent **Quiconque meurt, meurt à douleur** et **le Nèg'**, je ne faisais plus la différence entre une caméra et un micro. Mais j'écris pour faire des vues au bout du compte, faut pas me le cacher.

***Ciné-Bulles**: Avant de tourner **le Nèg'**, tu disais avoir envie de prendre ta retraite. Ça a changé?*

Robert Morin: Oui, le cinéaste a remonté la pente. En ce moment je suis content. J'ai découvert une façon de travailler que j'ai envie de pousser plus loin. Mais à la fin de l'hiver, quand **l'Homme de l'air** aura encore été refusé par la télévision, je vais encore penser à la retraite! (*rires*) ■

Robin Aubert
et Vincent Bilodeau
(Photo: Caroline Hayeur)